

OBJETS ÉPHÉMÈRES

Christine Déroutte

Objets éphémères

Nouvelles

Editions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Editions Persée, 2015

Pour tout contact :
Editions Persée — 38 Parc du Golf — 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.com

LE BILLET DE DIX EUROS

Je me présente : je suis né à la banque de France
Il y aura bientôt quinze ans. Je ne suis pas très grand par rapport à mes aînés. Je suis aussi plaisant de face comme de dos, même si on m'apprécie plus pour ce que je représente.

Je plais aussi bien aux jeunes qu'aux plus âgés. J'ai le teint mat. Je suis doux au toucher. J'ai plusieurs parfums.

Depuis quelques jours, ma vie est un enfer. Je me suis retrouvé dans un lieu clos, privé de lumière, d'oxygène. L'odeur, de plus, y était répugnante. J'étouffai, me rétractai, me plissai. Mais, au lieu de me sortir de ma prison, on m'enfonçait davantage. L'odeur s'imprégnait dans la moindre de mes fibres. Je sentais l'humidité me pénétrer tout doucement. Et, soudain, il y eut un miracle ! On m'extirpa de mon trou et l'on me mit dans

un renforcement entre deux seins. J'étais passé d'une chaussette malodorante à un soutien-gorge froufrou-tant. Entre les mailles écossaises et la dentelle, le choix était évident ! J'en ai connu des fourre-tout en papier, en carton, des poches en tissus plus ou moins nobles, des porte-monnaie ou portefeuilles en cuir, en skaï...

Pendant vingt minutes qui me parurent un cauchemar, je fis des loopings. Puis on me sortit sans ménagement, me plia et je me retrouvai à nouveau dans un lieu sordide qui sentait le cuir. Quelques dents m'abîmèrent sur le côté droit. Un doigt énervé me replaça dans ce qui n'était autre qu'une botte. La botte en question me massa de bas en haut avant de s'arrêter. Le même doigt, cette fois-ci impatient, me mit la main dessus et me souleva. Un bol d'air enfin ! Un léger frisson me parcourut avant que je n'atterrisse dans une main graisseuse qui, sans scrupule pour ma valeur, me balança dans une boîte en fer. Là, je retrouvai quelques frères et sœurs d'infortune. Nous échangeâmes nos expériences.

Je m'aperçus alors que j'étais loin d'avoir tout vécu. Certains avaient eu une vie palpitante. Ils s'étaient retrouvés dans des casinos sous les feux de la rampe. D'autres en revanche avaient vécu des moments dangereux et s'étaient vu marquer de rouge lors d'une attaque à la banque. Il y en avait un qui pleurait dans un coin.

Je lui demandai ce qu'il avait ainsi à se morfondre. Il me dit tout en renflant qu'il était de l'argent sale mais que, bientôt, il serait blanchi.

« Alors ! De quoi te plains-tu ? Tu devrais être content ! On va te refaire une beauté !

— Oui, reprit un autre, ce n'est pas comme celui de cinquante qui s'est fait lessiver ! La vie est belle, non ? »

Je n'eus pas le temps d'ajouter quoi que ce soit. Je me retrouvai à nouveau dans d'autres mains. Je fus glissé dans un portefeuille en cuir où je restai couché pendant un certain temps. On me sortit de là pour me déposer sur une coupelle en plastique qui sentait le tabac. On me saisit mais apparemment, je ne convenais pas car on me rendit presque immédiatement. Dans la journée, la même main rugueuse me sortit et me remit à une main plus frêle. Ce fut un contact rapide car une seconde plus tard, j'étais la propriété d'une jeune fille du nom de Laura. Elle m'observa un moment, les yeux pétillant de plaisir.

Ce sont ces moments-là qui me rendent important. J'espère que Laura me gardera un peu afin que je puisse souffler et prendre des vacances !

LA PORTE

Je suis en chêne massif avec des moulures. Je repose sur mes gonds et en sors très peu, sauf si on m'énerve ! Je suis une porte et pas n'importe laquelle : celle d'un patron d'entreprise ! C'est devant mon seuil qu'ont lieu les poignées de mains, les accords tacites. Combien de fois m'a-t-on prise en photo !

Le maître des lieux est un homme grincheux, autoritaire, nerveux. Avec lui, les affaires ne traînent pas et si cela ne va pas, eh bien, ses employés prennent la porte !

Un jour, où j'étais jeune et naïve, je me souviens qu'un homme, bien sous tous rapports, était ressorti de son bureau, la mine décomposée, la cravate de travers. Il venait de se prendre une veste. Il était blanc comme un linge. Le propriétaire des lieux lui avait crié de prendre la porte. Et ce dernier m'avait sortie de mes gonds sous le regard furibond de mon maître. Il

m'avait balancée, de toutes ses forces, dans la cour de l'immeuble. Complètement groggy, j'eus beaucoup de mal à m'en remettre. Je dus passer trois jours chez le menuisier afin qu'on me répare.

À l'époque, j'avais averti le syndicat des portes contre les mauvaises conditions de travail, car cela dépassait l'entendement ! Je veux bien assurer la confidentialité surtout quand on sait que les murs ont des oreilles, attraper des courants d'air toutes les fois qu'on néglige de me fermer, trembler quand on me claque selon l'humeur du jour, mais me jeter ainsi sans ménagement comme un vulgaire déchet, je ne peux l'admettre !

Lorsque l'on me remit en place, mon maître vint m'admirer, me caresser. J'en frissonne encore ! C'est si rare cette marque d'affection chez lui. On voit encore aujourd'hui combien cette affaire l'a éprouvé car, à chaque fin de rendez-vous, il accompagne son visiteur, m'ouvre et, sans me lâcher d'une main, il serre la main de son interlocuteur de l'autre.

Demain est un grand jour ! Mon maître prend sa retraite. C'est son fils qui prend la relève. Je le connais bien. Quand il était enfant, il jetait un œil dans le creux de ma serrure. Il est espiègle mais pas méchant. Je sens qu'on va bien s'entendre, lui et moi ! Il a passé les deux dernières semaines avec son père à écouter ses der-

nières recommandations pour reprendre l'affaire dans de bonnes conditions.

Avant de quitter définitivement son bureau, mon maître s'est tourné vers moi et a lâché en direction de son fils : « Si un jour tu t'emportes, veille à ce que cette porte reste ouverte ! » Il m'a donné une dernière poignée de main et a passé le flambeau.

AUTOPSIE D'UN CHEWING-GUM

Je viens d'être retrouvé mort, sauvagement assassiné, au milieu de la cour d'un lycée. Il est exactement 16 h 30. Non seulement, j'ai été broyé, roulé en boule, soufflé, éventré, aplati, et pour finir, piétiné comme un malpropre.

Le directeur, accompagné de son second, lui-même précédé de l'homme de nettoyage, sont arrivés sur les lieux du crime. Le directeur a demandé une craie avec laquelle il a fait le contour de mon cadavre. Puis le second a pris une photographie de moi, la victime. Ensuite, l'homme de nettoyage m'a décollé du bitume à l'aide d'une pince à épiler et m'a déposé au fond d'un bocal avant d'être mené à la morgue, c'est-à-dire dans le bureau du directeur.

Monsieur Split est un homme autoritaire, colérique et il ne supporte pas qu'on bafoue son règlement inté-

rieur. Il ordonne à son second qu'on retrouve illico presto le coupable. Il agite le bocal, me secoue dans tous les sens.

— Que fait Madame Faber en ce moment ?

— Elle est dans son laboratoire.

— Allez me la chercher !

Pas précipités. Silence.

Split m'a sorti de mon bocal et m'a mis sur une feuille de papier vierge. Il m'observe à la loupe. À nouveau, des pas, une porte s'ouvre. Madame Faber, professeur de physique, entre, précédée du second. Split me montre du doigt. De la conversation, je ne retiens que quelques mots : ADN, salive, traces de dents, un morceau de plombage qui a sauté. Ah, c'est cela, cette chose dure dont je n'arrivais pas à me débarrasser... On me remet dans le bocal.

Le lendemain matin, Split a convoqué l'infirmière, le second et trois élèves irrespectueux du règlement. On me sort, on me montre puis on les questionne.

L'interrogatoire dure une vingtaine de minutes. On fait ouvrir les bouches et on trouve le coupable. Ce dernier est renvoyé dans ses pénates. Quant à moi, à titre posthume, on m'a placé dans une vitrine avec un article du journal de l'établissement rappelant l'affaire. Je trône au milieu d'autres objets confisqués par Split. Lorsque des parents inscrivent leur enfant, ils ne sont pas sans regarder cette vitrine des curiosités !

LA BOÎTE À SURPRISE

J'étais sous une pile de journaux, bien cachée, lorsqu'on m'a déplacée. On a retiré la paire de chaussures qui se trouvaient en moi. On a nettoyé l'intérieur, épousseté l'extérieur et mon couvercle.

Au cas où vous ne l'auriez pas deviné, je suis, je suis... une boîte à chaussures en carton de 40 centimètres sur 20, mon intérieur est gris et je suis rose à l'extérieur. Aucune inscription. La main qui m'a saisie est celle d'une personne âgée, toute ridée, les veines intérieures de ses bras bien apparentes.

C'est avec douceur qu'elle me dépose sur une table encombrée de tissus, galons, broderies et colle à tissus. On y trouve aussi une paire de ciseaux, des photographies en noir et blanc, un journal intime, des bonbons à la violette, une bourse en argent, contenant deux Louis